

## LÉO FERRÉ

Bruissant de programmes froissés, de bons vœux échangés, de ragots chuchotés, de fauteuils claqués, la salle attend. Et lui attend aussi, la tête bourdonnant d'images, de notes et de mots, caché derrière un portant. Soudain, de part et d'autre de la rampe, c'est le silence, un silence chargé d'appréhension ici, de curiosité et de sympathie là. On a su en effet qu'un grand vent de folie avait soufflé sur le château en Espagne de Léo Ferré, dissipant son impossible rêve de fondre et de confondre les espèces, d'unir bêtes et gens au sein d'une même famille, au fond d'une même retraite. On l'a su, mais lui n'en a rien dit ou très peu de chose, simplement qu'il avait quitté sa compagne et perdu ses compagnons, ses chiens, son âne, ses guenons, « morts tragiquement ».

Cette discrétion ne lui était pas habituelle. Elle a ému, elle a surpris, et les spectateurs — Charles Estienne a toujours vu dans ce mot, s'agissant de son ami Léo, le synonyme de voyeurs (1), — les « assis », guettent le moment où, le noir se levant comme un rideau, ils affronteront cet homme debout, ce solitaire qui a coupé toutes ses amarres, sauf celle du micro. Il paraît enfin, porté par une houle d'applaudissements, et se plante face au public poings serrés, pieds écartés, prêt à la bagarre.

Pour l'arracher à l'obscurité de ses débuts, pour faire admettre à tous l'âpreté, la violence et la sensibilité de son immense talent, Madeleine Ferré s'était ingéninée à le mettre en scène. Elle avait déguisé ce loup en caniche et lui avait appris à faire le beau. A l'époque, celle du premier récital au Vieux-Colombier, en 1960, ces ruses n'étaient pas superflues. Elles le seraient aujourd'hui. Ferré n'a plus besoin de sourires plaqués, de gestes appliqués, pour rassurer, convaincre et imposer sa vision prophétique de ce monde où nous vivons. Chantre de notre temps, *le Temps du plastique, le Temps des roses rouges*, vieil « anar » brandissant depuis vingt ans déjà le drapeau noir, il a été rejoint et reconnu par *les Enfants du mois de mai*.

(1) Léo Ferré, coll. Poètes d'aujourd'hui, Seghers éd.

Il exprime leur révolte, leur espoir et leur amour de l'amour; il déchire pêle-mêle « *les bank-notes au seuil des minijupes* » et les brumes de Rotterdam; il fait rimer « *flucs chinois* » et « *filles en soie* »; il clame que le printemps « *ça s'invente et ça se joue en table* » et il retrouve pour parler des jolies mômes, de « *leurs longs cheveux largués sur l'oreiller — comme des voiles d'amoureux qui vont appareiller* », une ivresse d'adolescent.

Ces chansons nouvelles — elles le sont presque toutes — il les a écrites dans la fièvre et la fatigue d'une longue tournée, kaléidoscope de coulisses, de loges et de chambres d'hôtel avec, pour point fixe, l'intérieur d'une voiture filant dans la nuit où seuls se croisent — il l'a remarqué — les routiers et les artistes de variétés. Ces *Madame la Misère*, ces *la Banlieue*, ces *Testament*, c'est à peine s'il a eu loisir de les orchestrer, de les enregistrer et de les apprendre par cœur.

Hier après-midi, il répétait, textes en main, devant sa « quadrilla », réglait un éclairage, écartait tel couplet trop difficile à retenir, tel refrain trop chargé de souvenirs. Joues roses, lunettes noires, Popaul, son pianiste aveugle, à qui il a dédié une valse lente de l'amitié, au moindre signe de découragement, le rembarrait d'un « *Allez, fais pas l'idiot, Léo* » tendre et enjoué, et le cafard s'enfuyait sous les taquineries des copains visiblement habitués à jouer les chasse-mouches.

Hier, après minuit, Ferré saluait, la joie au cœur, le Tout-Paris qui se bousculait à sa porte avant d'abandonner sur une table de maquillage sa gueule d'« *idole* » passée « *au fond de soleil* » et d'accrocher au clou des grands soirs de triomphe son costume de velours noir, précieux témoin des petits matins de débîne.

★ Bobino, 21 heures.